

# Dans l'autre du mystérieux Jahan

Photographe reconnu par ses pairs, Pierre Jahan est mort l'an dernier. Son petit-fils tente de sauver le fonds pléthorique de photos entreposé dans un appartement hors du temps

**Soazig Quémener**

**D**E LA PHOTO, on ne distingue que la partie supérieure ; le cran d'une che-

velure brune. S'agit-il de Cocteau, dont Jahan fut l'ami ? Olivier Lacroix vient d'écarter les portes de l'appartement de son aïeul, Pierre Jahan, décédé à 94 ans, en 2003. Un photographe, présent dans près de 300 ouvrages, reconnu par ses pairs pour son travail « humaniste » dans le Paris des années 1930 et de la Libération, son saisissant reportage sur la situation pénitentiaire supprimée durant la Seconde Guerre mondiale afin de nourrir l'effort de guerre allemand. Mais également pour ses collages surréalistes. Comme l'image que devoit à présent son petit-fils : sur un autoportant, Pierre Jahan a appliqué un masque mortuaire aux larges mâchoires et photographié cette effrayante juxtaposition. « Petit, j'avais souvent peur dans cet appartement. Cette autre photo par exemple me terrifiait. » Oli-

apparaît déguisé, présentant des objets avec un ton à la Pierre Dac », sourit Olivier Lacroix.

Depuis la mort, l'été dernier, de l'épouse Jahan, la fidèle Cocteau, le petit-fils, par ailleurs directeur de la promotion et de la communication dans un établissement financier, s'est fixé une mission titanesque : trier et valoriser l'œuvre de son grand-père. Ni sa mère, le seul enfant survivant du couple Jahan, trop marquée sans doute par l'étouffante personnalité paternelle, ni sa sœur, Florence, ne souhaitant s'en charger. « Le plus difficile, c'est de le définir. Doisneau, c'est clair. Même chez Cartier-Bresson, il y a des dominantes. Là c'est tellement large que j'ai parfois peur de l'oublier. »

C'est que Pierre Jahan, né en 1909, a commencé à prendre des photos à... 6 ans, avec l'appareil Brownie Kodak offert par sa sœur. En 1932, il rencontra le photographe Emmanuel Sougez, futur fondateur du groupe de photogra-



Pierre Jahan, né en 1909, a commencé à faire des photos à l'âge de 6 ans avec le Brownie Kodak offert par sa sœur. C'est en 1941 que l'artiste rencontre Cocteau. Cette *Etude de nu* fait partie de la série d'illustrations du poème *Plain chant*, de Cocteau, réalisée en 1947.

**Photo ci-dessous :** c'est également en 1941, au mois de septembre, lors d'un reportage sur les écrivains du Palais-Royal, que Pierre Jahan rencontre Colette.

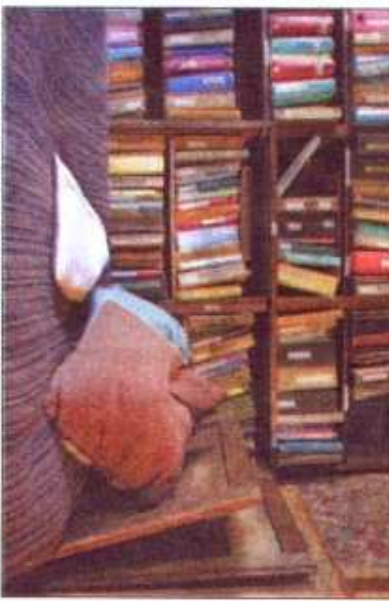
Photos Pierre Jahan/courtesy galerie Michèle Chromette Paris

position. « Petit, j'avais sou- vent peur dans cet apparte- ment. Cette autre photo par exemple me terrifiait. » Oli- vier Lacroix désigne le cliché quasi summa- turel qui surplombe l'ancien lit de son grand-père : un sque- lette de serpent géante ouverte et enroulé autour d'un piano, presque phos- phorescent sur son fond noir.

Sans doute ce qua- drigénaire n'avait-il jamais songé, à l'heure de ces peurs enfantines, se retrou- ver un jour dépositaire du fonds photo- rique de celui qu'il n'a jamais appelé autrement que « Pierre ». Rien de moins que 200.000 négatifs, et des mil- liers de tirages, les uns serrés dans de longues boîtes de bois, les autres collés dans des classeurs thématiques, des dizaines de peintures cubistes signées du pseudo La Noirrie, empaqueté à un lieudit près d'Amboise, la ville natale de Jahan en Indre-et-Loire. Le tout entassé dans l'appartement de toutte une vie. Un 170 m<sup>2</sup> sur le très chic square du Roule (8<sup>e</sup>), « dans son jus » depuis 1942 et qu'il va falloir vite démanteler. Il a été racheté, comme l'ensemble du bâti- ment, par un fonds de pension américain pour être vendu avec une solide plus-value.

D'ici fin janvier 2005, il faudra faire le deuil de ce logement dont chaque pièce porte la marque, parfois, lou- loque, de l'artiste. Ici, ce tableau droitement suspendu au crochet du lustre qui, au- dessus de la table de la salle à manger, semble toiser les convives. Là, ce cabinet qui faisait office de laboratoire – Jahan traitait lui-même toutes ses photos – avec son plancher rongé par les produits chimi- ques et la peinture qui s'écaille, et dont le rideau n'a

rencontré le photographe Emmanuel Sougez, l'au- diteur du groupe de photogra-



**Olivier Lacroix, le petit-fils de Jahan, est le dépositaire du fonds de l'artiste, archive dans son ancien appartement du 8<sup>e</sup>. Au centre : le photographe vers 1935.**  
Photos Sandrine Roudet pour le JDD et Tom Weedon

phes Rectangle. Il croise éga- lement un illustrateur, Ray- mond Gid, qui l'initie à la mise en page, à la composi- tion. Voilà les deux pères du travail de Pierre Jahan définis. Il sera, comme il aime à se décrire, « photographe-illus- trateur », maintenant le déci- deur pour les revues *Plaisirs de France*, *Illustration* mais aussi, après-guerre, pour des campagnes publicitaires, (les parfums Pignat, Citroën, Renault, entre autres), des couvertures de polars...

Chez Pierre, il y a claire- ment deux matières premières, souligne ainsi Michèle Cho- mette, de la galerie éponyme, rue Beaubourg (3<sup>e</sup>), « le mat- chand » de Jahan à Paris. Le travail de commande puis l'ar-

Photos Pierre Jahan/courtesy galerie Michèle Chomette Paris



**Ci-dessus, Le garçon de café, chez Lipp, Paris, vers 1950. A droite, Libéra- tion de Paris, rue de Rivoli, 28 août 1944.**  
Photos Pierre Jahan/courtesy Michèle Chomette Paris



Aucun éditeur ne les a accep- tés. Dans les années 1980, incroyables, notamment celles de la capitale la nuit avant son raffiné apporté à ses ma- hissingant « », ajoute : « C'est le soin raffiné apporté à ses ma- Une œuvre présente notam- ment à la Bibliothèque natio- ne, alors qu'Olivier Lacroix ne sait toujours qu'en faire,

des tours, c'est son individualisme. Il n'en faisait qu'à sa tête. » Agnès de Gouvion Saint-Cyr, « M<sup>me</sup> Photo » au ministère de la Culture, appuie : « Pourquoi n'a-t-il pas la notoriété d'un Dois- neu, d'un Cartier-Bresson ? C'est certainement en partie une question de caractère. » Elle se remémore ses rendez-vous chez Jahan, de son vivant. « Quand on cherchait quelque chose de particulier, souvent il fallait revenir le voir plusieurs fois. Il ne nous montrait que ce qu'il avait envie de nous montrer. » Avec Alain Sayag, conservateur pour la photographie au musée Georges-Pompidou, Agnès de Gouvion Saint-Cyr a consacré près d'un an de visites régulières à un « repê- rage » dans l'œuvre du photographe, après sa mort. « Nous avons prêté notre concours car la famille n'était pas du tout au courant, ne savait pas par exemple comment dater un négatif. » Tous deux ont per- mis l'acquisition par des insti- tutions de certaines séries d'images. Beaubourg s'est ainsi emparé de la maquette et des épreuves de *La mort et les sœurs*, l'ouvrage édité avec Cocteau en 1947. Le Fonds national d'art contemporain s'est intéressé aux photos qui concer- naient la mode. De quoi permettre à Olivier Lacroix de régler les droits de succession et le loyer de l'apparte- ment. Mais voilà, ce quatrième étage, square du Roule, semble encore bien encombré. Dans leurs boîtes, les négatifs ont débuté leur lente agonie, signalée par l'obscu- rité de gélatine qui commence à enva-



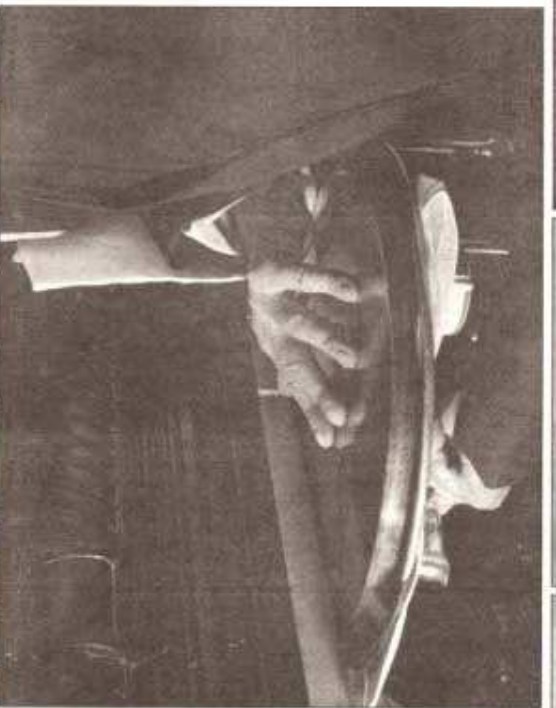
Alain Savay, conservateur pour la photographie au musée Georges-Pompidou, Agnès de Gonville, Saint-Cyr a consacré près d'un an de visites régulières à un « repérage » dans l'œuvre du photographe, après sa mort. « Nous avons prêté notre concours car la famille n'était pas du tout au courant, ne savait pas par exemple comment dater un négatif. » Tous deux ont permis l'acquisition par des institutions de certaines séries d'images, Beaubourg s'est ainsi emparé de la maquette et des épreuves de *La mort et les statues*, l'ouvrage édité avec Cocteau en 1947. Le Fonds national d'art contemporain s'est intéressé aux photos qui concernent la mode. De quoi permettre à Olivier Lacroix de régler les droits de succession et le loyer de l'appartement. Mais voilà, ce quatrième étage, square du Roule, semble encore bien encombré. Dans leurs boîtes, les négatifs ont débuté leur lente agonie, signalée par l'odeur de gélatine qui commence à envahir le hall du loge-

ment, alors qu'Olivier Lacroix ne sait toujours qu'en faire. « Ce n'est pas raisonnable pour nous de recueillir un fonds comme celui-là, explique ainsi Alain Savay. Imaginez, nous avons déjà ceux de Man Ray, Dora Maar, Brancusi, Brassari et l'ensemble représente moins de négatifs que Jahan ! ». Le conservateur s'inscrit en revanche à la demande du petit-fils, qui rêve d'une exposition monographique que à Beaubourg. « Ce n'est pas quelque chose de facile à faire, cela demande du travail, il faudrait que l'exposition tourne en province et à l'étranger. Mais ça vaut le coup. »

« Pierre ». Rien de moins que 200 000 négatifs, et des milliers de tirages, les uns serrés dans de longues boîtes de bois, les autres collés dans des classeurs thématiques, des dizaines de peintures cubistes signées du pseudo La Noirrie, empaquetées à un hectolitre près d'Amboise, la ville natale de Jahan en Indre-et-Loire. Le tout entassé dans l'appartement de toute une vie. Un 170 m<sup>2</sup> sur le très chic square du Roule (8), « dans son jus » depuis 1942 et qu'il va falloir vite démanteler. Il a été racheté, comme l'ensemble du bâtiment, par un fonds de pension américain pour être vendu avec une solide plus-value.

D'ici fin janvier 2005, il faudra faire le deuil de ce logement dont chaque pièce porte la marque, parfois boufoque, de l'artiste. Ici, ce tableau dérolement suspendu au crochet du lustre qui, au-dessus de la table de la salle à manger, semble toiser les convives. Là, ce cabinet qui faisait office de laboratoire – Jahan tirait lui-même toutes ses photos – avec son plancher rongé par les produits chimiques et la peinture qui s'écaille, et dont le rideau n'a pu être soulevé qu'à la mort du photographe. Derrière, cette cuisine à l'ancienne, elle aussi colonisée par Pierre Jahan qui, de manière enfantine, a recouvert de ses obèses picturales la balance, les portes des placards, la moindre boîte domestique... « Mon grand-père, c'est l'artiste pur. Il était sans concession, très personnel avec un tempérament très fort, « égocentrique ». Mais son sens de l'autodérision faisait oublier ce travers. J'ai par exemple retrouvé une vidéo qu'il a dû tourner alors qu'il avait déjà 75 ans. Il y

photos Rectangle. Il croise également un illustrateur, Raymond Gid, qui l'invite à la mise en page, à la composition. Voilà les deux pôles du travail de Pierre Jahan définis. Il sera, comme il aime à se décrire, « photographe-illustrateur », manant le déclencheur pour les revues *Plaisirs de France*, *illustration* mais aussi, après-guerre, pour des campagnes publicitaires, (les parfums Piquet, Citroën, Renault, entre autres), des couvertures de polars...



**Chidessus, Le garçon de café, chez Lipp, Paris, vers 1950. A droite, Libération de Paris, rue de Rivoli, 28 août 1944.**  
Photos Pierre Jahan/courtesy Michèle Chomette, Paris



« Chez Pierre, il y a clairement deux matières premières, souligne ainsi Michèle Chomette, de la galerie éponyme, rue Beaubourg (3), "le mar-chand" de Jahan à Paris. Le travail de commande puis l'artistique, réalisé lui majoritairement entre 1930 et 1960. » La galérie pense notamment à la série « réalisée en osmose avec Cocteau », que le photographe rencontre en 1941, lors d'un reportage sur les écrits du Palais-Royal. Des images, qui illustrent certains quatrains du poème *Plain-chant*. Les photos d'un homme et une femme, nus sur un lit.

« Des clichés très contemporains, dans l'esprit cinématographique des années 1950, note Michèle Chomette. A l'époque, c'était scandaleux,

Aucun éditeur ne les a acceptés. Dans les années 1980, voyant ces beautés, j'ai proposé à Pierre une sorte de vent-modernes venu en série limitée. » Michèle Chomette possède également des images de l'entre-deux guerres. Celles qui ont arrêté l'éditeur Laurent Beccaria (Les Arènes) dans sa quête des illustrations de *Paris la grande*, l'ouvrage de Philippe Meyer. « Je voulais un peu éviter le Doisneau tout en cherchant quelqu'un qui ait le sens des années 1930. Je me suis alors rendu au musée Carnavalet, où j'ai découvert Jahan. Ses photos sont

incroyables, notamment celles de la capitale la nuit avant l'électricité, à la lumière des lampadaires à gaz. Pour moi, c'est l'un des plus grands photographes de Paris. » Philippe Meyer renchérit : « Ce sont des images d'un flâneur à l'attention flottante, comme disent les psychanalystes. Mais en même temps des photos qui ont un sens très fort. »

Willy Ronts – son camarade avec Robert Doisneau du Groupe des XV, une amicale créée dans les années 1950 pour regrouper les photographes qui souhaitent « affirmer la nécessité du métier face à un amateurisme enva-

hissant » –, ajoute : « C'est le soin raffiné apporté à ses images qui le caractérise. » Michèle Chomette relate, encore éffarée, sa visite à Paris-Photo, il y a deux semaines. « Beaucoup d'images des années 1930 et 1940 étaient présentes. Or, on sait que le nombre de grands tirages de cette période n'est pas illimité. Alors, sur les stands, on voyait souvent du deuxième, voire du troisième choix. Avec mon mari, quand nous sommes sortis de là, nous nous sommes exclamés tous les deux, sans nous concerter : "Quand on pense au travail de Jahan à côté !" »

Une œuvre présente notamment à la Bibliothèque nationale, à Beaubourg, au musée Carnavalet, au MoMa à New York et au Museum of Fine Arts (Houston). Pierre Jahan est pourtant demeuré jusqu'à sa mort, le 21 février 2003, un inconnu du grand public. « Il n'a pas pu prendre sa place car son œuvre a été occultée par la masse de photos produites, pas toutes du même niveau et qu'il ne savait pas trier, estime Michèle Chomette. On n'a déjà demandé, quand j'exposais ses photos : « Mais comment as-tu fait pour trouver ça chez Jahan ? ». Et puis ce qui me plaisait, mais qui lui jouait

contre, c'est qu'il n'a pas pu prendre sa place car son œuvre a été occultée par la masse de photos produites, pas toutes du même niveau et qu'il ne savait pas trier, estime Michèle Chomette. On n'a déjà demandé, quand j'exposais ses photos : « Mais comment as-tu fait pour trouver ça chez Jahan ? ». Et puis ce qui me plaisait, mais qui lui jouait